

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 6

Artikel: Chambre commune
Autor: Saint-Alban, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ne cesse de répéter qu'il n'y a pour nous aucune possibilité de vie normale et heureuse ? Mais enfin, quand une réaction se décidera-t-elle contre cette littérature débilante ? Je réclame une nouvelle croisade contre les Albigeois ? Eh ! bien, soit ! Et si je place ce manifeste dans un article sur Carlo Coccioli, c'est parce que je le crois plus capable que n'importe quel autre écrivain par son talent, par ses capacités d'enthousiasme, par la place qu'il a prise à la tête de notre littérature, de nous donner enfin ce roman de l'amour heureux, l'espoir que le bonheur existe dans une vie saine et joyeuse. Car il existe ce bonheur ! Il est rare et difficile à réaliser, c'est vrai, mais c'est parce que trop peu d'entre nous y croient, parce que faute d'exemples, faute de maître-livres, trop d'entre nous en désespèrent avant de l'avoir tenté. Ah ! sans doute, il faudra du talent pour faire accepter des histoires où il serait dit : ils se rencontrèrent, ils s'aimèrent, ils s'aidèrent avec tendresse, compréhension et dans la joie des corps. Cela ne peut même pas se terminer comme dans les contes de fées par : « et ils eurent beaucoup d'enfants . . . » Il ne peut s'agir de contes à l'eau de rose ou au vinaigre de scandale. Si Carlo Coccioli voulait enfin abandonner le fanatisme de la pureté, le culte du renoncement et le mirage de l'ascétisme, quels beaux livres il saurait nous donner ! Le Mexique avec son goût de la mort, du mépris, de l'humilité et de la violence, n'est malheureusement guère fait pour l'inspirer dans ce sens.

J'aurai bien d'autres occasions de répéter que le bonheur paisible et courageux, gai et confiant, existe, qu'il doit être peint et donné en exemple. C'est un des rares sujets sur lesquels je suis obstiné et certain. Carlo Coccioli m'a donné aujourd'hui l'occasion de m'étendre peut-être un peu longuement sur ces pensées . . . Mais je ferme la parenthèse et reviens à « Un suicide », pour dire que c'est un livre agréable à lire par sa forme qui rappelle aussi celle des romans policiers — le problème est : un garçon s'est tué, pourquoi ? On découvrira qu'il subissait l'influence d'un fanatique démoniaque, encore un fou de pureté ! Mais Fabio lui-même est aussi de la race des fanatiques inquiétants et inquiets —, par son style qui est beaucoup plus clair que celui de romans antérieurs de Coccioli, par certains passages d'humour grinçant et par le reportage qu'il présente sur la vie mexicaine.

Je vous conseille de le lire . . . et puis d'attendre avec confiance un livre chargé d'espoir qui saura dire : le bonheur existe, il est à votre portée . . . Ce livre est nécessaire, il viendra.

G.D.

Chambre commune

En novembre, Kérouan travaillait toujours au Cannel, sur le minuscule domaine vinicole des Marchetti.

Comme on parlait de l'hiver proche, il s'entendit offrir par la patronne de gagner la seule chambre possible, celle du fils de la maison. Car il dormait jusqu'alors dans la grange.

— Tu coucheras avé le pitchoun, Jean. Ça ne t'ennuie pas, au moins ?

— Merci, Madame. Du moment qu'il est d'accord, moi je veux bien.

*) Editions Plon. Paris, II - 1958

**) Editions Flammarion. Paris 1959

— Penses donc ! Je vais t'acheter un gros pyjama pareil au sien. Ainsi, vous vous tiendrez assez chaud.

Et c'était plus convenable, évidemment.

A vrai dire, si les deux garçons avaient le même âge, ou presque — 23 et 22 ans — Sylvio Marchetti était moins fort, moins grand que l'ouvrier vigneron. C'est pourquoi, depuis l'enfance, ses parents continuaient volontiers d'appeler ce fils unique «le pitchoun». Bien qu'il fut très intelligent, instruit, serviable, beau, et tout et tout. Mais oui . . .

Lorsqu'ils montèrent dans la chambre, le premier soir. Kérouan demanda :

— Pas trop fâché du dérangement ?

— Tu ne me déranges pas. Et toi, es-tu content ?

— Bien sûr ! Songes un peu, toujours seul, la nuit, dans cette grange à courants d'air !

— Justement, mon pauvre Jean, j'imaginai être à ta place . . . Enfin, mère m'a étouté, répondit le jeune homme.

Ils se trouvaient face à face, de chaque côté du lit, embarrassés. Jean eut un rire bref quand Sylvio se détourna pudiquement au moment de se dévêtir, ou plutôt de troquer leurs habits de travail contre les fameux pyjamas en laine. Quelques instants après, il reprenait :

— Donc, si je comprends, c'est à ta pitié que je dois de me trouver ici, dans ta chambre et partageant ton lit ?

— Non pas; mais à beaucoup d'amitié pour toi, protesta l'autre rougissant.

— Prends garde, je pourrais l'éprouver encore, chercher à quel point tu es sincère.

— Autant que tu voudras ! soupira-t-il en éteignant la lumière.

— Parfait. A demain, dit Kérouan avec un mystérieux sourire aux coins des lèvres.

— C'est ça, bonne nuit, bougonna le fils Marchetti.

Mais ayant perdu l'habitude du confort normal, l'ouvrier dormit mal cette nuit-là. Plus tard, ce fut souvent pour une meilleure cause, il est vrai.

Le second soir, Jean lisait vaguement un énorme roman policier, tandis que Sylvio étalait des cartes sur la courtepoinette et faisait des réussites.

Deux heures du matin sonnaient à l'église voisine. Le Pitchoun s'allongea entre les draps, vaincu par Morphée. Kérouan crut alors pouvoir fermer son livre. Puis il bâilla et remonta les couvertures sur son ami qui ronflait légèrement. Quoique très simple, l'affectueuse attention émut Sylvio dans un demi-sommeil peuplé de singuliers rêves érotiques.

Son bras heurta le côté de Jean. Il l'avait d'abord étendu inconsciemment, mais ses pensées refluent, silencieuses, obsédantes. Dehors, le vent glacial soufflait, furieux. Un froid immense l'envahit soudain en esprit. D'instinct, il se rapprocha de Jean pour partager sa chaleur. Et lui, l'habitude de dormir à deux venant sans doute, l'attira plus près encore comme pour donner également refuge fraternel. Bouleversé, heureux, Sylvio inclina la tête vers la poitrine accueillante. Un long frémissement agita le grand corps de Kérouan. Sylvio s'attendait au pire, mais Jean ne le repoussa point.

Alors, plus fort que la timidité, que toutes les hésitations du monde, l'amour éclata. Le jeune Marchetti risquant le tout pour le tout se serra passionnément contre son compagnon.

— Mon Sylvio, enfin !... Je t'attendais, avoua-t-il en l'étreignant avec douceur sous l'aube naissante.

Le soleil filtrait à travers les persiennes closes.

Jean ne s'éveillait pas encore. Ses traits tirés, les mèches blondes de ses cheveux ébouriffés suscitèrent une lueur à la fois malicieuse et attendrie dans les sombres prunelles du pitchoun qui le contemplait. Il se pencha, espiègle, lui prit la tête entre les mains et la hocha lentement de gauche à droite.

— Bonjour, toi ! fit le gars effaré en battant des paupières sur ses yeux bleus, splendides.

— Joyeux dimanche, mon Jeannot ! sourit Sylvio.

Et il lui baisa délicatement chaque joue.

— Oh ! Tu es gentil... A mon tour, veux-tu ?

— Oui, mais je t'aime, moi, tu sais... Pour de vrai ! déclara-t-il, grave tout à coup.

Une clarté bleuâtre consacrait leur chambre, se répandant de la lampe au chevet, et creusait leurs fronts de fantastiques pâleurs. Au parfum de la terre se mêlait l'odeur du mâle fauve. Sous le voile de la couche, Kérouan dominait et cambrait un rein gonflé dont le bourgeon sauve. Sur ses bras repliés à la hauteur des yeux, reposait le visage aux lignes exaltées de Sylvio — qu'idéalisaient encore les vapeurs d'érotiques songes, tandis que s'unissaient leurs efforts, cascadaient la vie, se confondaient deux courtes chevelures et que sombraient leurs jeunes corps nus dans le gouffre éternel des amours humaines.

GEORGES SAINT-ALBAN

Le retour du grand inquisiteur

par Scorpion

Il ne s'agit ni de Torquemada ni de Cisnéros, car ceux-là, malgré leur sadisme diabolique, avaient au moins comme excuse l'ignorance de l'époque dans laquelle ils exerçaient leur sinistre besogne.

Non ! Le grand inquisiteur dont nous saluons la rentrée bruyante n'est autre que M. René Leyvraz, rédacteur en chef du « Courrier de Genève ». Son nom, sans aucun doute, ne passera pas dans l'histoire. Il n'empêche que ce monsieur tient à s'offrir périodiquement sa part de succès.

Dans une étude récente, parue en date du 25 avril, sous le titre pompeux de « Capitalisme du mal », il s'en prend une fois de plus aux homosexuels.

Après les articles injustes dus à sa plume et qui, il y a environ trois ans, indignèrent même des catholiques qui « n'en étaient pas » (voire des ecclésiastiques), M. Leyvraz revient à la charge utilisant pour cela des méthodes dont il a le secret. Cette fois-ci, il verse dans la discrimination; ce qui ne va pas sans l'obliger à se contredire.

Usurpant d'un coup la place de Dieu Tout-Puissant, se posant en juge absolu et sans appel, il accorde sa charité à certains d'entre nous (quel